



L'Occident chrétien face au monde arabo-musulman

Professeur d'histoire médiévale à l'Université de Poitiers et ancien membre de la Casa de Velásquez, Philippe Sénac dissèque et dissipe les confusions entretenues sur les relations entre l'Occident et l'Islam au Moyen Âge

Entretien **Boris Lutanie** Photo **Claude Pauquet**

Souvent antagonistes, les rapports entre la civilisation chrétienne et la civilisation arabo-musulmane au Moyen Âge demeurent profondément ancrés dans les consciences. A l'exemple de la bataille de Poitiers, mythe fondateur de l'identité française, l'imaginaire chrétien a façonné le musulman comme une figure antéchristique et démoniaque. A rebours de cette stéréotypie, tristement actuelle, l'analyse de Philippe Sénac démystifie et démythifie l'argument du « choc des civilisations ».

L'Actualité. – Initialement, qu'est-ce qui a motivé votre intérêt pour les relations entre l'Occident médiéval et le monde arabo-musulman ?

Philippe Sénac. – Cet intérêt est lié à trois motifs principaux. Le premier est avant tout d'ordre esthétique : la civilisation musulmane est fascinante, tant d'un point de vue artistique que d'un point de vue culturel. Les vestiges qu'elle a laissés suscitent l'engouement. Par ailleurs, il est très important pour un médiéviste d'établir des comparaisons avec d'autres civilisations car elles permettent de mieux saisir comment fonctionne la société occidentale au Moyen Âge. Le regard de l'autre constitue un apport essentiel dans la compréhension de la civilisation chrétienne. J'évoquerai enfin un troisième motif, plus circonstanciel : dans le contexte actuel, il me semble plus que jamais urgent de dissiper un certain nombre de confusions ou d'amalgames, comme l'association abusive entre musulman et arabe, et il est de notre devoir de mieux connaître le monde de l'Islam pour éviter toute tension et œuvrer pour l'entente.



Ces amalgames sont-ils alimentés par l'utilisation de l'argument du « choc des civilisations » ?

Ce sont, en effet, des thèmes qui sont aujourd'hui largement utilisés en ce sens que l'on récupère les conflits du passé. Or, si l'Histoire explique tout, elle ne justifie absolument rien. Mieux, il serait excessif d'affirmer que les rapports entre l'Islam et l'Occident médiéval furent systématiquement conflictuels. Ces relations n'ont pas été uniquement marquées par la guerre puisqu'il y eut également des contacts beaucoup plus pacifiques, qu'ils soient culturels, diplomatiques, scientifiques ou économiques. L'important est de mieux connaître l'Autre, or la place qu'on lui réserve est souvent réduite alors que le monde de l'Islam fut très étendu. Il y a là une disproportion inadmissible. Par exemple, au début du XI^e siècle, la monarchie capétienne est un royaume minuscule qui s'étend sur l'Ile-de-France alors qu'à la même date, le monde musulman s'étend de l'Indus jusqu'à l'Atlantique. Il y a là une échelle de valeur à respecter et il est souvent difficile d'admettre que notre Occident a fait l'objet de recherches nombreuses et très pointues alors que des territoires entiers du monde musulman restent encore inexplorés. J'essaie, en tant qu'enseignant, de promouvoir cette recherche mais la tâche est difficile car pour un étudiant médiéviste, il faut connaître le latin mais aussi l'arabe et cet apprentissage est dur, d'autant que la tentation de choisir des thèmes de recherche plus proches est forte. S'ouvrir sur le monde arabo-musulman signifie aussi un engagement matériel car il faut se déplacer. S'ouvrir. Or, le grand péril pour la pensée historique consisterait à s'enfermer dans des cadres ré-

gionaux qui oblitérent des réalités extérieures. Il faut se débarrasser de l'idée selon laquelle le monde médiéval chrétien est un univers qui a vécu replié sur lui-même. Imaginer que les hommes du Moyen Âge ne circulent pas ou qu'ils soient restés confinés à l'intérieur d'un terroir ou d'une seigneurie serait une grave erreur. Surtout, au moment où se développe l'Europe, la mondialisation, il serait presque contraire au « sens de l'histoire » de s'enfermer dans des cadres limités. Je crois que l'ouverture sur les autres civilisations est nécessaire et primordiale car elle permet à l'historien de relativiser : or, si l'on observe les manuels scolaires, on accorde une part très réduite aux autres civilisations du Moyen Âge. Ce désintérêt est d'autant plus grave que ces civilisations ont été nettement plus riches que l'Occident médiéval : humilité oblige et je cite souvent cette phrase de Georges Duby dans le *Temps des Cathédrales* : « Tel est l'Occident de l'an mil. Rustique, il apparaît, face à Byzance, face à Cordoue, très pauvre et très démuné. »

Quel regard portait l'Occident chrétien sur l'Islam ?

L'Islam est toujours resté méconnu et n'a guère suscité d'intérêt à quelques exceptions près. C'est d'ailleurs plus souvent du musulman que de l'Islam dont on parle. Globalement, on peut distinguer trois phases dans le regard que l'Occident médiéval a porté sur l'Islam. La première fut le fruit d'une expérience malheureuse. Elle est liée au fait que le premier contact fut guerrier et lié à la grande expansion arabo-musulmane des VII^e et VIII^e siècles. Ayant conquis par la force l'Afrique du Nord, où résidaient des commu-

Frise située à la droite du portail de la cathédrale Saint-Pierre d'Angoulême (XI^e siècle), qui illustre *La Chanson de Roland*. Selon Philippe Sénac, c'est « la première intrusion connue des Sarrasins dans l'art occidental ».

Détail de la grande frise de la chapelle des templiers de Cressac (Charente) datant de la fin du XII^e siècle. Ces peintures, restaurées par Marie-France de Christen, évoquent la vie des croisés, notamment la bataille de Bocqué, en 1163, au cours de laquelle Nur ed-Din fut vaincu alors qu'il tentait d'attaquer le Krak des chevaliers.



M.-F. de Christen

nautés chrétiennes, puis la plus grande partie de la péninsule Ibérique, les musulmans se sont ensuite lancés dans des raids et des expéditions militaires en Gaule et cette expansion a profondément marqué les consciences occidentales. La nature conflictuelle de ce contact initial a lourdement pesé sur l'image et la représentation que l'on s'est faites de l'Islam ou des musulmans. L'Autre fut dès l'origine perçu comme un ennemi, un adversaire, non comme le tenant d'une religion monothéiste. De la sorte, dans un premier temps, ceux que l'on nomme les Sarrasins ou les Ismaélites sont mis sur le même plan que les autres peuples ennemis du monde franc, Saxons ou Normands. Ils constituent des nations perfides, sans que la différence religieuse soit effectivement perçue. Par la suite, et plus significativement après l'an mil, cette différence religieuse est prise en considération et l'Islam, à la lueur des textes grecs, est considéré comme une hérésie. A cette époque, l'Occident chrétien se trouve dans une phase d'expansion marquée par un vif essor démographique et économique. Au moment où il se lance dans une vaste expansion militaire en Méditerranée, en Espagne, en Sicile et au Proche-Orient, l'image négative de l'Autre devient véritablement fonctionnelle. Le discours se radicalise et le musulman est érigé en ennemi du christianisme. La polygamie et le fait que le prophète Muhammad ait eu de nombreuses épouses conduisent à associer l'Islam à un monde de luxure. Cette association semblait d'autant plus pernicieuse qu'à la même date se développait la promotion du mariage chrétien et de la monogamie. La lutte armée fut confortée par un discours rigoriste contre l'Islam, durant les XI^e et XII^e siècles, et c'est à cette date que surgit l'image d'un Islam agressif et dangereux contre lequel il faut lutter. A partir du XIII^e siècle, on entre dans une troisième phase qui se caractérise par le déclin des croisades et la résistance de l'Autre. Devant les échecs militaires, on commence à envisager l'infidèle comme un guerrier pourvu de qualités et tout aussi noble que le chevalier, à l'image de Saladin. On échange avec les

musulmans et on commence à comprendre que l'Islam est une civilisation dépositaire d'une culture très riche. Par ailleurs, comme les tentatives de conversion échouent, le discours perd progressivement de sa virulence. A partir du XIV^e siècle, l'Occident est confronté à d'autres problèmes – la peste, la guerre de Cent Ans – et il se désintéresse peu à peu de l'Islam. Surtout après 1492, où l'indien devient à son tour un élément de fascination. Le musulman n'est plus véritablement un objet d'étude ou d'angoisse et, à la fin du Moyen Age, il a cessé d'être diabolisé, même si au XVI^e siècle encore Luther se dresse contre les Turcs qu'il associe à des diables.

Quelle réaction la naissance de l'Islam a-t-elle suscité en Occident chrétien ?

L'écho fut longtemps nul. En examinant des sources telles que le *Liber Pontificalis* (le récit de la vie des souverains pontifes), on se rend compte qu'il n'y a eu que de très rares mentions des musulmans au cours du VII^e siècle. On évoque des raids en Sicile, la présence des Sarrasins en Afrique du Nord, mais il n'y a quasiment pas d'allusions aux musulmans. Ce n'est qu'à partir du moment où l'Islam pénètre en Espagne, et davantage encore en Gaule que, sentant le danger s'approcher, les chroniqueurs vont signaler la présence des musulmans et commencer d'évoquer les raids et les ismaélites, en utilisant un vocabulaire biblique. Un premier tournant s'opère avec la conquête de la Sicile à partir de 827 puis après 846, lorsque Rome va être frappée par les musulmans de l'Afrique du Nord. Devant la collusion de certains chrétiens avec l'infidèle, le pape Jean VIII lancera même un appel au secours à Charles le Chauve mais, avant cette date, les allusions à l'Islam dans les sources latines restent faibles. Avant cette date, et malgré le clivage politique et religieux, les souverains francs et les musulmans n'ont pas craint de pacti-



Bronze de Théodore Gechter (1833) célébrant la victoire de Charles Martel. Coll. musée Sainte-Croix de Poitiers. Photo Christian Vignaud

ser, de nouer des alliances, d'échanger des ambassades, à l'image des relations entretenues par Harun al-Rashid et Charlemagne ou encore des tractations entre les Carolingiens et les Omeyyades de Cordoue.

La bataille de Poitiers n'a-t-elle pas joué un rôle dans cette représentation occidentale ?

La bataille de Poitiers marque surtout un tournant dans l'histoire des rapports entre la monarchie franque et la papauté. Rome commence à comprendre que Charles Martel, le maire du palais, peut se substituer au duc d'Aquitaine pour défendre ses intérêts face aux Lombards. Après 732, le souverain pontife va se tourner vers les Francs et c'est ainsi que naîtra l'alliance entre l'Eglise et la monarchie franque. Cette alliance s'affirme en 751 avec le premier sacre de Pépin le Bref, ce qui fait qu'indirectement on pourrait presque dire que, bien malgré eux, les musulmans ont en quelque sorte rendu service à la monarchie carolingienne.

Comment expliquer l'importance de 732 ?

L'importance de la bataille de Poitiers doit être interprétée à différents niveaux. Il est vrai qu'à partir de 732, les musulmans ne vont plus jamais mener de raids en direction de l'Aquitaine. Le versant aquitain se ferme et les offensives musulmanes vont se dérouler du côté de la Méditerranée. Mais Poitiers ne met pas fin à la menace puisque Narbonne, tenue par les musulmans, ne tombe qu'en 759. Les vraies raisons de l'importance de cette bataille sont ailleurs. Dans la *Chronique Mozarabe*, la source la plus détaillée relatant cette bataille, un moine espagnol, sans doute de la région de Cordoue, utilise pour la première fois le mot «européen» pour qualifier les combattants du Nord face aux envahisseurs musulmans. En ce sens, l'épisode marque une frontière et fait naître l'Europe sur une base religieuse, chrétienne. Plus tard, l'historiographie et les manuels scolaires du XIX^e siècle valoriseront la victoire de Charles Martel au moment de l'expédition d'Alger. Lorsque débute la conquête de l'Algérie, sous la monarchie de Juillet, on met en avant cet épisode. La propagande officielle s'en mêla même comme le montre le tableau de Charles Steuben, peint vers 1837, ou encore un bronze commandé par le ministère du Commerce et de l'Industrie à un sculpteur nommé Théodore Gechter pour célébrer la victoire chrétienne. L'objet se trouve au musée de Poitiers et fut commandé à l'artiste pour la somme de 3 000 francs. Tout cela soutient l'expansion coloniale et justifie la présence française en Afrique du Nord. Par la suite, sous la Troisième République, la bataille de Poitiers devient l'une des dates fondatrices de la nation française. Elle illustre dans les manuels la capacité des Français à repousser une invasion étrangère. Implicitement, il s'agit là d'une référence à la menace allemande.

Notre vision actuelle de l'Islam reste-t-elle dépositaire des représentations de l'Occident médiéval ?

L'actualité le montre assez bien : la rencontre entre l'Occident et l'Islam s'apparente à un rendez-vous manqué dans la mesure où ce rapport fut essentiellement conflictuel, avec des luttes aussi âpres que la reconquête, les croisades, puis avec le phénomène de la piraterie et des barbaresques. L'apport de l'Autre a été négligé et cette situation a engendré une méfiance encore aggravée par des tensions comme la guerre d'Algérie ou les attentats. Il est clair que les combats, le clivage religieux et l'image d'un ennemi luxurieux, brutal, hérétique ou diabolique ont été à l'origine d'un racisme dont les traces perdurent dans les mentalités. Outre les démons des chansons de geste, on peut citer l'exemple des *Grandes Chroniques de France* qui, à la fin du XIV^e siècle, sont illustrées par des miniatures sur lesquelles les musulmans sont représentés comme des diables ou comme des individus aux traits grossiers, à la peau sombre, au nez épaté, portant des barbiches à la manière de chèvres, biques... bicots. Ces éléments ont la vie dure. La radicalisation des discours contre l'Islam transparaît également dans les noms adoptés par certains groupes d'extrême droite, je pense notamment à l'un d'eux, autrefois baptisé «Charles Martel». Tout ce qui met en conflit les chrétiens et les musulmans au Moyen Age reste profondément ancré dans les consciences et la richesse de la civilisation arabo-musulmane s'efface encore devant les croisades. Ce n'est que depuis peu de temps que l'on redécouvre, à grand renfort d'expositions et de livres, un autre passé. Pour s'en convaincre, on peut également citer le mot malheureux de «croisade» prononcé récemment par un chef d'Etat, pour suggérer la réaction occidentale à l'égard de certains mouvements islamistes. Finalement, ce type de discours tend, encore une fois, à utiliser l'histoire et à oblitérer les échanges et les contacts pacifiques avec la civilisation arabo-musulmane. ■

Philippe Sénac dirige l'équipe

«Aquitaine-Espagne-Mondes méditerranéens» du CESC.

Derniers ouvrages publiés :

Les Carolingiens et al-Andalus (VIII^e-IX^e siècle), Maisonneuve et Larose, 2003.

L'Occident médiéval face à l'Islam, Flammarion, 2^e éd. 2000

La Frontière et les hommes (VIII^e-XI^e siècle), Maisonneuve et Larose, 2000.

Aquitaine-Espagne (VIII^e-XIII^e siècle), textes réunis par Ph. Sénac, Civilisation médiévale XII, CESC, 2001.



Sébastien Laval